



Franges, daim,
rayures, tricot à
motif bandana et
imprimés Bambi !

Meliha Serbes > P. 7

Le football
turc après six
journées :
un championnat
déjà bouleversé

Dr Hüseyin Latif
> P. 5



Murat Yalçıntaş :
« Nous voulons
un OYAK plus
rentable, plus
résilient et plus
international »

> P. 9



Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX
ANNIVERSAIRE
21 ANS

Le 6 octobre, naissance d'un génie des lettres :

Yachar Kemal

Gisèle Durero-Köseoğlu > P. 11

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 259, Octobre 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

Concours International de Piano Istanbul Orchestra'Sion

La 7^e édition du Concours International de Piano Istanbul Orchestra'Sion se déroulera du 11 au 15 novembre 2026. Organisé tous les deux ans depuis 2013 par le Lycée Notre-Dame de Sion, le concours réunira à Istanbul de jeunes pianistes professionnels venus du monde entier. La conférence de presse de cette nouvelle édition s'est tenue le 16 septembre au Lycée Notre-Dame de Sion, en présence de plusieurs personnalités du monde musical et culturel.

Créé en 2013 dans la continuité de la longue tradition artistique de Notre-Dame de Sion, le Concours International de Piano Istanbul Orchestra'Sion accompagne de jeunes pianistes professionnels dans leur parcours artistique. Membre de la Fondation Alink-Argerich depuis sa création et de la Fédération mondiale des concours internationaux de musique depuis 2017, il s'inscrit dans les réseaux internationaux consacrés aux jeunes talents.



La conférence de presse a réuni Geoffroy Michel-Bechet, président du Concours et directeur du Lycée Notre-Dame de Sion, Tuna Saikali, directrice adjointe, Jean-Yves Clément, président du jury, Süher Pekinel, pianiste et membre du comité d'honneur, Remzi Buharalı, directeur artistique du Centre culturel Atatürk (AKM), ainsi que Ela Alpman, secrétaire générale du Concours.

> P. 8

Lumina : à Izmir, la couleur et la lumière réinventent notre regard *



Première grande exposition du partenariat entre Arkas Sanat et le Centre Pompidou, « Lumina : L'art de la couleur et de la lumière » réunit à Izmir 83 œuvres de l'art moderne et contemporain. Du fauvisme à l'Op Art, ce parcours explore la manière dont les artistes ont fait de la couleur et de la lumière des forces créatrices, capables de transformer notre perception du monde.

À Izmir, la lumière n'est plus seulement celle qui baigne la mer Égée, les façades et les paysages. Elle devient matière, mouvement et expérience. Ouverte le 26 septembre au Lucien Arkas Sanat Merkezi, « Lumina : L'art de la couleur et de la lumière » invite le visiteur à regarder autrement le monde familier. À travers sept sections thématiques, l'exposition retrace l'émancipation de la couleur : d'abord utilisée pour représenter le réel, elle acquiert sa propre autonomie, jusqu'à faire de l'acte de voir le sujet même de l'œuvre.

Conçu par Anna Hiddleston, commissaire des projets internationaux au Musée national d'art moderne - Centre Pompidou, avec Noémie Fillon comme commis-

saire associée, le parcours rassemble Georges Braque, Vassily Kandinsky, Joan Mitchell, Gerhard Richter, Bridget Riley et Victor Vasarely. Il ne s'agit pas seulement de suivre une histoire de la peinture, mais de comprendre comment une couleur change selon la lumière, les teintes voisines et la place du spectateur. De la toile à l'espace, le regard devient partie prenante de l'expérience artistique.

De la Méditerranée à la ville électrique

Au début du XX^e siècle, les Fauves rompent avec les conventions de la représentation. Chez Braque, André Derain et Maurice de Vlaminck, les ombres prennent des tonalités bleues, rouges ou vertes ;

Dr Hüseyin Latif > P. 4



Geçer Piyon :
quand un ancien
basketteur
turc réinvente
l'apprentissage
des échecs

Thaïs Hoareau > P. 8

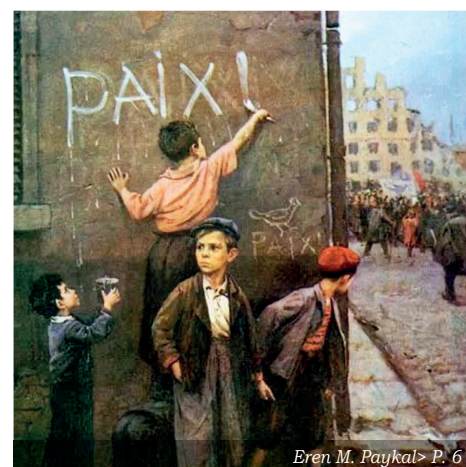
Retour sur...

Flexibilité, Derya Adıgüzel p. 6

Nedim Gürsel, un écrivain-pont entre
Istanbul et Paris, Thaïs Hoareau p. 7

L'art de se vendre, Sırma Parman p. 12

Vive la République...



Eren M. Paykal > P. 6

T'as le réf ?



Ali Türek > P. 2



Dr Olivier Buirette

De par leur situation géopolitique, les enclaves de Ceuta et Melilla sont une

porte d'entrée évidente pour les flux migratoires de l'Afrique vers l'Union européenne. Et voici donc que fin juillet 2026, plus de 60 000 migrants ont pénétré dans l'enclave de Ceuta.

Avec ses 18,5 km², Ceuta est proche de l'Espagne et du détroit de Gibraltar, qui reste une possession britannique et par conséquent attire doublement les migrants. Melilla (13,5 km²) est plus petite et plus éloignée à l'est sur les côtes marocaines.

Revenons dès lors sur les origines de la crise actuelle.

Ceuta est une ville administrée par l'Espagne, située sur la côte nord du Maroc et donc proche de Gibraltar. Le Maroc considère que cette ville située sur son territoire lui appartient pour cette seule raison géographique. Mais aussi parce que la situation de Ceuta, tout comme celle de Melilla, est un vestige de la période coloniale révolue, et ces villes devraient donc être récupérées par Rabat. Côté espagnol, on revendique l'historicité de la possession de Ceuta depuis le XVII^e siècle. Quand Madrid l'a acquise, elle était d'ailleurs une possession portugaise depuis 1415. D'autre part, Madrid souhaite affirmer le maintien dans la ville d'une communauté autonome espagnole qui ne peut être intégrée au Maroc. Enfin, Ceuta et Melilla sont deux enclaves de l'Union européenne en Afrique du Nord qui, pour des raisons stratégiques, ne peuvent être cédées.

La pression migratoire de l'été 2026 n'est pas sans précédent, puisque Ceuta est une frontière terrestre entre l'Afrique du Nord et l'UE. Ces dernières années, les migrants sont de plus en plus tentés de vouloir entrer ainsi en Espagne, notamment suite à la régularisation massive des sans-papiers annoncée par

Ceuta et Melilla : une nouvelle crise entre le Maroc et l'Espagne

Il est des crises internationales que l'on ne voit pas venir et qui surgissent en plein été. Celle qui mena à la Première Guerre mondiale à Sarajevo était hélas attendue, tant la tension internationale était vive. Celle qui s'est déclenchée fin juillet 2026 était elle aussi prévisible, car les villes de Ceuta et Melilla, enclaves espagnoles au Maroc, font l'objet de tensions diplomatiques récurrentes entre les deux pays.



le gouvernement de Pedro Sanchez en janvier 2026 et qui avait concerné plus de 500 000 personnes.

Dans le même contexte, la question du Sahara occidental a refait surface. Ce territoire, ancienne colonie espagnole, est un véritable enjeu entre le Maroc qui le revendique, et le Front Polisario qui en 1976 a proclamé son indépendance dès la fin de la tutelle de Madrid. En tant qu'ancienne puissance coloniale, l'Espagne est impliquée dans la mesure où elle soutient le droit à l'auto-détermination de ce territoire. On rappellera ici à ce sujet un problème précédent : la crise de 2021 consécutive à l'accueil de l'Espagne, pour raisons médicales, du dirigeant du Front Polisario. Peu après, plusieurs milliers de migrants ont franchi la frontière de Ceuta en

quelques jours : un épisode que Madrid et l'UE ont interprété à l'époque comme une pression politique exercée par Rabat. Ce souvenir prend donc toute son ampleur dans le contexte de l'été 2026.

Cependant, les deux États coopèrent en matière d'immigration, et il n'en demeure pas moins que cela pose à nouveau la question de l'espace Schengen au niveau des 27 États membres de l'UE, et de leur coopération en ce domaine.

Reste donc un questionnement : pourquoi cet afflux brutal de 60 000 migrants le 30 juillet dernier ?

Madrid accuse une mauvaise interprétation d'une décision de justice mentionnant que tout migrant arrivant par la mer ne pouvait être renvoyé vers le Maroc. De fausses informations relayées sur les réseaux sociaux sont également montrées du doigt. C'est finalement cette thèse que retiendra fin août Pedro Sanchez, qui dénoncera une manipulation de l'information en mettant hors de cause le Maroc afin d'éviter de raviver les contentieux anciens précédemment évoqués. Il en résulte, en ce début de mois de septembre, une fragilisation de la position du Premier ministre espagnol au pouvoir depuis huit ans, ce qui pourrait mener vers des élections et une alternance. En tout état de cause, les pro-

chaines élections générales sont prévues pour août 2027.

Du côté de l'UE, on s'est agité. Giorgia Meloni, Première ministre italienne, a demandé une réunion en urgence des ministres de l'intérieur de l'UE au sujet des questions migratoires, notamment en Méditerranée, prônant un renforcement des restrictions ou même la suspension de l'Espagne des accords de Schengen, et l'accélération du déploiement des centres de rétention en Afrique et dans les Balkans, comme en Albanie notamment (accord bilatéral d'externalisation signé entre l'Italie et ce pays). Au final, lors de cette réunion qui s'est tenue le 4 août, les Européens ont exprimé leur solidarité envers l'Espagne, et le souhait d'un renforcement collectif des règles en matière de gestion des flux migratoires.

Mais une nouvelle querelle a aussitôt germé entre Madrid et Rome, puisque l'Italie a décidé de désormais contrôler toute personne venant d'Espagne et se rendant sur son territoire. Et l'Espagne, dès le 8 août, a pris des mesures similaires...

Certes, cette crise estivale n'arrange pas les relations entre membres de l'UE dans la région méditerranéenne. Mais essayons de garder une note optimiste en se disant que l'espace Schengen et les accords entre les 27 ont résisté à cette pression, ce qui montre une fois encore que les institutions de l'UE résistent aux crises de ces dernières années. Voilà sans doute un point positif.



Ali Türek

Il refait surface, comme à chaque campagne électorale. Ce serait telle-

ment tentant de se laisser séduire par le concept... Tout le monde en parle et le revendique. La démocratie représentative s'essouffle, la défiance envers les élus grandit et le citoyen se sent souvent exclu de la décision publique. Face à un tel blocage, il devient l'outil idéal : rendre la parole au peuple, directement, sans passer par le filtre des institutions ou des juges. Autrement dit, le remède miracle, c'est le référendum pour tous et pour tout.

Pourtant, ne devrions-nous pas percevoir un piège sous ces apparences d'évidence ? Ma réponse sera brève : oui !

D'abord, qualifier le référendum de pure forme de démocratie directe serait une erreur, un contre-sens. Un véritable projet politique ne peut pas être réduit à un choix binaire imposé par une petite ques-

T'as le réf ?

tion fermée. Il ne peut prendre racine que dans la délibération publique, dans la confrontation continue et franche des arguments au cœur même de la cité. C'est dans les espaces d'échanges de points de vue et d'intérêts que s'exprime cette dynamique. C'est dans les espaces d'échanges de points de vue et d'intérêts que naît et vit la démocratie véritable. Or, le référendum, lui, ne peut pas construire un tel espace : il n'exige qu'un tranchant *oui* ou *non*, étouffe la nuance et le débat.

Ensuite, il faudrait prendre en compte le grand dérèglement climatique d'information actuel. À l'ère des réseaux sociaux et de la concentration des médias aux mains de quelques grands groupes, comment les campagnes référendaires ne deviendraient-elles pas le terrain de jeu des manipulations ? L'expérience récente de plu-

sieurs consultations internationales le prouve. La délibération est vite balayée par l'émotion, la manipulation et les fausses informations.

Et puis, il y a malgré tout un autre obstacle, un petit caillou dans la chaussure, mais un caillou quand même. Le référendum prétend concentrer toute la légitimité. Mais il le fait dans un seul corps qui est la majorité du moment. Il fige et fixe cette volonté au-dessus de tout contrôle et l'érige en pouvoir absolu. L'objectif, d'ailleurs, souvent assumé par ses partisans, n'est-il pas d'outrepasser les décisions du Conseil constitutionnel ou de contourner les juges ? Or,

on le sait depuis la nuit des temps (modernes), le pouvoir tend à corrompre, et le pouvoir absolu corrompt absolument. C'est précisément pour contrer cette dérive inévitable et afin de limiter et surveiller l'exercice de l'autorité que les



s o -

ciétés modernes ont mis en place des systèmes de contre-pouvoirs : des « vieux délires » du genre séparation des pouvoirs, liberté de presse, constitutions et élections régulières.

Bref ! Nous savons parfaitement que quand ces limitations, ces contrôles et ces distinctions s'effacent, la démocratie s'éteint. Pour sortir de la crise actuelle de la politique, ce n'est pas vers le raccourci du référendum qu'il faut se tourner, mais vers la revitalisation de ces espaces de contestation, de débat et de contrôle citoyen. Je ne terminerai pas, pour une fois, par une question ouverte : J'ai pas le réf !

RENAULT BOREAL

Türkiye'de üretildi



yıla varan*
garanti

630 lt bagaj hacmi**
25 adet gelişmiş sürüş destek sistemi***
Google ile entegre openR link,
sesli kontrol ve 100'den fazla uygulama****
full hybrid E-Tech 160 hp versiyonu da mevcuttur

*7 yıl veya 160.000 km'ye varan (hangisi önce dolarsa) garanti koşulları için ayrıntılı bilgi renault.com.tr'de.
versiyona göre değişiklik gösterebilir. *iconic versiyonunda geçerlidir. ****Google, Google Haritalar, Google Asistan ve diğer markalar Google LLC'nin ticari markalarıdır. Renault Boreal'in karma co₂ salımı 108-149 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,8-6,6 lt/100 km aralığındadır. temsili model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir. ayrıntılı bilgi yetkili satıcılar ve renault.com.tr'de.

Renault'nun tercihi  Castrol

renault.com.tr



Lumina : à Izmir, la couleur et la lumière réinventent notre regard *

(Suite de la page 1)

La lumière semble naître du contraste des couleurs plutôt que d'une imitation fidèle de la nature. Les paysages marins d'Albert Marquet, aux nuances plus douces, offrent un contrepoint à cette intensité. La Méditerranée devient ainsi un laboratoire de sensations et de nouvelles libertés picturales.



Ces recherches prolongent une interrogation plus ancienne. Isaac Newton avait montré que la lumière blanche contient un spectre mesurable ; Goethe insistait, lui, sur le rôle de la perception humaine et les résonances émotionnelles de la couleur. Entre science et sensibilité, les artistes explorent désormais les effets de la lumière plutôt que sa seule apparence. L'électricité introduit une autre rupture. Au moment où l'éclairage artificiel transforme les villes, Natalia Goncharova traduit, dans *La Lampe électrique* (1913), un univers de formes tranchées et fragmentées. Avec *Automobile in corsa*, Luigi Russolo associe vitesse, machine et mouvement. Fernand Léger, František Kupka et Kandinsky recherchent des correspondances entre les couleurs et la musique. La synesthésie ouvre alors un champ où voir et entendre se répondent : les formes semblent vibrer, les couleurs suggèrent un rythme, et la peinture déborde la seule expérience visuelle.

Une section consacrée au noir et blanc déplace encore cette réflexion vers la photographie et le cinéma. Dans ses images scientifiques, notamment *Interference Pattern* et *Water Waves Change Direction*, Berenice Abbott donne une forme abstraite aux ondes, aux vibrations et au mouvement. La lumière, présente ou absente, devient un outil d'expérimentation.

La couleur s'affranchit du paysage

Le parcours revient ensuite vers la nature, mais sans renouer avec une simple imitation. Dans *La Grande Vallée*, Joan Mitchell, nourrie de l'héritage de Monet, fait surgir lumière et énergie de puissantes touches de peinture. Son œuvre dialogue avec les paysages lumineux et géométriques d'Etel Adnan et de Shirley Jaffe. Le ciel, les saisons et les variations de l'éclairage ne sont plus seulement des motifs : ils deviennent des expériences sensibles traduites par la couleur.

Dans la seconde moitié du siècle, le Color Field privilégie de vastes surfaces colorées, libérées de la gestualité de l'expressionnisme abstrait. L'Op Art pousse plus loin encore la recherche sur la perception. Chez Bridget Riley, Jesús Rafael Soto ou Victor Vasarely, les effets optiques créent des vibrations et des illusions de mouvement. L'œuvre ne se livre plus d'un seul coup d'œil : elle change avec le déplacement du visiteur et sollicite activement son regard.



Parmi les pièces marquantes figure *1024 Farben* (350-3) de Gerhard Richter, réalisée en 1973. Sur une surface monumentale de 254 x 478 cm, des centaines d'unités colorées sont réunies selon une organisation mêlant système mathématique et hasard. La couleur y apparaît à la fois comme donnée mesurable et comme expérience irréductible à une formule. De l'explosion fauve à cette grille chromatique, « Lumina » montre combien les artistes ont déplacé les frontières de la peinture.



« Izmir est lumière, Izmir est couleur »

Le lieu donne au projet une résonance particulière. Lors de la conférence de presse du 25 septembre, Laurent Le Bon, président du Centre Pompidou, a résumé ce lien en une formule : « Izmir est lumière, Izmir est couleur ». Pour lui, cette première exposition donne le ton d'un partenariat ambitieux, tout en permettant à des chefs-d'œuvre de la collection parisienne de rencontrer les publics de Turquie et d'ailleurs.

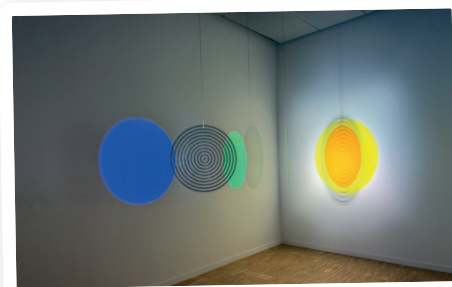
Lucien Arkas, président du conseil d'administration d'Arkas Holding, a souligné la portée de cette ouverture : « L'art ne peut être la propriété d'une ville : l'art appartient à tous. Cette exposition n'est donc pas celle d'Izmir, mais celle de toute la Turquie. » En accueillant une telle sélection, le centre entend éveiller la curiosité de visiteurs qui ne découvriront pas ces œuvres à Paris.

Nadia Fanton, consule générale de France à Istanbul, a salué une étape importante pour la coopération culturelle et l'amitié franco-turque. Elle a rendu hommage à l'engagement de Lucien Arkas, dont l'action permet à Izmir d'accueillir cette saison de la culture française. Au-delà du prêt d'œuvres, la rencontre entre les deux institutions ouvre un espace de dialogue entre leurs équipes, leurs savoir-faire et leurs publics.

Un dialogue conçu pour Izmir

La scénographie imaginée par Jasmin Özçebi participe à cette ambition. L'alternance de murs noirs et blancs, les rapports subtils entre les couleurs et la disposition des œuvres transforment leur perception. Anna Hiddleston souligne que ce partenariat permet de relire la collection du Centre Pompidou en réunissant des pièces dans des dialogues inattendus. L'exposition n'est donc pas la simple transposition d'un accrochage parisien : elle a été pensée pour les espaces du Lucien Arkas Sanat Merkezi et pour la rencontre entre les œuvres et leurs visiteurs.

Müjde Unustası, directrice d'Arkas Sanat, voit dans la couleur et la lumière un thème qui correspond à Izmir. Elle souhaite que l'exposition touche toutes les générations. Cette volonté se prolonge par un programme associant aux arts visuels le cinéma, la musique, la performance, des conférences et des ateliers. Jean Luc Maeso, conseiller pour les expositions internationales d'Arkas Sanat, souligne de son côté l'occasion offerte par cette collaboration de découvrir les richesses de la collection du Centre Pompidou sous des angles renouvelés.



Dix expositions en cinq ans

« Lumina » marque le premier grand rendez-vous du partenariat conclu pour 2026-2031. Cinq saisons thématiques, à raison de deux expositions par an, permettront de présenter dix expositions au Lucien Arkas Sanat Merkezi. Les prémices de cette collaboration avaient été dévoilées dès l'ouverture du centre, en avril 2026, avec deux œuvres de Sonia et Robert Delaunay réunies sous le titre *L'invention de la couleur moderne*. La saison actuelle se poursuivra avec *Through Color*.

Cette continuité donne au projet une portée qui dépasse l'évènement. Elle offre à Izmir un accès régulier à des œuvres majeures et aux recherches qui les accompagnent, tout en ouvrant des possibilités de partage entre les institutions. Au terme du parcours, une idée demeure : regarder n'est jamais un geste passif. Une couleur change avec la lumière, son environnement et notre propre position. En faisant de cette relation mouvante le cœur de l'exposition, « Lumina » nous invite à redécouvrir le monde autant que les œuvres.

* « Lumina : L'art de la couleur et de la lumière » est présentée au Lucien Arkas Sanat Merkezi du 26 septembre 2026 au 14 février 2027. İş Sanat soutient le programme d'expositions et Turkish Cargo est le transporteur officiel de « Lumina ».

* Dr Hüseyin Latif





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

La sixième journée de Süper Lig vient de s'achever et, à l'heure de la trêve internationale, le classement offre une image que peu auraient probablement imaginée en début de saison. Amedspor occupe la tête, à égalité de points avec Galatasaray mais avec une meilleure différence de buts. Galatasaray est deuxième, Beşiktaş troisième et Kocaelispor quatrième. Fenerbahçe et Trabzonspor, avec 10 points chacun, se trouvent pour l'instant légèrement en retrait. Six journées ne suffisent évidemment pas pour tirer des conclusions définitives, mais les premiers signes indiquent déjà que le championnat pourrait être beaucoup plus disputé que ces dernières années. La grande surprise de la semaine est incontestablement venue de Trabzon. Trabzonspor a battu Galatasaray 4-0, remportant non seulement trois points, mais ébranlant également les certitudes du champion stambouliote. Avec trois buts de Mohamed Salah, les Bordeaux et Bleus ont notamment empêché Galatasaray de développer son jeu durant la première période. Si l'on ajoute à cela la défaite 3-1 contre le Sporting Lisbonne pour son entrée en Ligue des champions, les deux derniers grands rendez-vous constituent un sérieux avertissement pour les Jaunes et Rouges. Gérer simultanément le rythme européen et une Süper Lig de plus en plus compétitive ne sera pas chose facile. Fenerbahçe a, de son côté, signé le score le plus spectaculaire de la journée : 8-0 contre Eyüpspor. Une victoire d'une telle ampleur est importante pour la confiance, le moral et la différence de buts, mais il serait prématuré d'en conclure que tous les problèmes des Jaunes et Bleus sont désormais réglés. Leur début en Ligue des champions constitue sans doute un indicateur plus

Le football turc après six journées : un championnat déjà bouleversé

significatif. Le nul 1-1 contre la Roma a montré une équipe capable de rivaliser au niveau européen. Avec Aston Villa, Liverpool, Villarreal ou encore l'Atlético de Madrid parmi ses prochains adversaires, le véritable niveau de Fenerbahçe apparaîtra plus clairement dans les semaines à venir.



Beşiktaş présente, pour sa part, deux visages très différents. Les Noirs et Blancs ont commencé leur campagne de Ligue Europa par une impressionnante victoire 4-1 contre Marseille, avant de s'incliner trois jours plus tard à Diyarbakır face à Amedspor, 3-2. Ces deux résultats résument à la fois le potentiel et la fragilité de Beşiktaş. Capable d'afficher une concentration remarquable contre un adversaire européen de premier plan, l'équipe doit encore parvenir à reproduire cette intensité avec régularité en championnat. La victoire contre Marseille reste néanmoins l'un des résultats européens les plus marquants obtenus jusqu'ici par un club turc cette saison. Mais la véritable histoire de ces six premières journées est celle d'Amedspor. En battant Beşiktaş 3-2, le club de Diyarbakır a porté son total à 13 points et aborde la trêve internationale en tête devant Galatasaray grâce à la différence de buts. Ses 15 buts inscrits en six rencontres montrent également que cette position ne repose pas uniquement sur quelques résultats heu-

reux. Si l'on ajoute la quatrième place de Kocaelispor avec 12 points et les 11 points d'Alanyaspor, on constate que la hiérarchie traditionnelle du football turc est, du moins en ce début de saison, sérieusement bousculée. Trabzonspor est également revenu dans la course grâce à son succès contre Galatasaray. Ses 10 points ne le placent qu'à trois longueurs du leader. Sa septième place peut donc être trompeuse. D'ailleurs, seuls trois points séparent Amedspor, premier, de Kasımpaşa, huitième. Autrement dit, deux journées pourraient suffire à bouleverser entièrement le classement. Sur la scène européenne, le tableau est contrasté, mais certains signes sont encourageants. La Turquie est représentée cette saison en Ligue des champions par Galatasaray et Fenerbahçe. Lors de la première journée, Galatasaray s'est incliné 3-1 face au Sporting tandis que Fenerbahçe a obtenu un nul 1-1 contre la Roma. En Ligue Europa, Beşiktaş a parfaitement lancé sa campagne avec son succès 4-1 contre Marseille.



Une vieille question du football turc refait alors surface : jusqu'où les clubs peuvent-ils mener de front le championnat et l'Europe ? La profondeur des effectifs, les rotations, les blessures et l'accumulation des rencontres pèseront directement sur les performances de Galatasaray, Fenerbahçe et Beşiktaş. Le match Amedspor-Beşiktaş, disputé seulement quelques jours après la rencontre européenne des Stambouliotes, en constitue déjà un premier exemple. À l'heure de la trêve internationale, une conclusion s'impose surtout : il est encore beaucoup trop tôt pour réduire la course au titre aux seuls grands clubs traditionnels. Amedspor est leader, Kocaelispor quatrième et Trabzonspor vient d'envoyer un signal fort. Galatasaray doit réagir après une lourde défaite, Fenerbahçe confirmer que son 8-0 n'était pas un feu de paille et Beşiktaş transposer en championnat le visage séduisant montré en Europe. Après six journées, la photographie du football turc reste encore légèrement floue, mais c'est précisément ce qui la rend intéressante. Les écarts sont minimes, aucun favori n'est irréprochable et les compétitions européennes ne font que commencer. La période qui suivra la trêve internationale permettra de savoir si les surprises de ce début de saison étaient passagères ou si elles annoncent réellement un nouvel équilibre des forces.



Suphi Baykam

Dans le football turc, le temps semble passer plus vite qu'ailleurs...

Un jeune joueur réalise deux bons matchs et devient immédiatement « la prochaine grande pépite ». Quelques semaines plus tard, après des performances plus difficiles, les mêmes voix commencent à se demander s'il a vraiment le niveau. Un entraîneur arrive avec un projet annoncé sur deux ou trois ans. Après quatre défaites, on évoque déjà son successeur. Une nouvelle recrue est accueillie avec enthousiasme ; si elle ne répond pas immédiatement aux attentes, les premiers jugements tombent. Ce phénomène n'est pas nouveau. Mais il semble s'être accéléré. Le football turc possède pourtant quelque chose de rare : une capacité presque incomparable à provoquer des émotions. Les stades, les rivalités, les discussions entre amis, les débats qui

Le football turc sait-il encore attendre ?

se prolongent jusque tard dans la nuit... En Turquie, le football est rarement vécu avec indifférence. C'est précisément ce qui fait une grande partie de sa beauté. Mais cette passion possède aussi son revers : nous avons de plus en plus de mal à attendre. Nous voulons des jeunes joueurs, mais nous leur demandons immédiatement d'être performants. Nous voulons des entraîneurs capables de construire une identité, mais nous jugeons leur travail à travers les résultats des prochaines semaines. Nous parlons de projets à long terme tout en vivant chaque match comme une urgence. Or, le développement d'un joueur n'est jamais linéaire.



Un jeune de 19 ans peut être excellent pendant un mois, connaître ensuite une période beaucoup plus difficile, puis revenir transformé quelques mois plus tard. Il peut avoir besoin de temps pour comprendre un nouveau système, gagner physiquement en maturité, s'adapter à une ville ou simplement apprendre à vivre avec une pression qu'il n'avait jamais connue auparavant.

Il en va de même pour les entraîneurs. Installer une philosophie, modifier des habitudes, développer des jeunes ou donner une identité à une équipe ne se fait pas en quelques semaines. Pourtant, quelques mauvais résultats suffisent parfois pour que le mot « projet » disparaisse soudainement du vocabulaire.

Il existe ici une contradiction assez fascinante. Le football turc veut construire davantage, mieux former ses joueurs et penser plus intelligemment à l'avenir. Mais il continue souvent à raisonner avec l'urgence du prochain dimanche. Bien sûr, le football professionnel reste un monde de résultats. La patience ne peut pas devenir une excuse permanente. Attendre ne signifie pas accepter indéfiniment l'échec. Pour mériter du temps, un projet doit montrer une direction, une progression, quelque chose qui permette de croire que demain sera meilleur qu'aujourd'hui. Toute la difficulté consiste justement à distinguer l'échec d'un processus. Un jeune joueur qui commet une erreur n'est pas forcément un mauvais joueur. Un entraîneur qui perd trois matchs n'a pas nécessairement perdu son équipe. Une recrue qui traverse deux mois difficiles n'est pas automatiquement un mauvais transfert.



Eren M. Paykal

La population mondiale a atteint 8,23 milliards d'habitants en 2025 selon les estimations de l'ONU.

Qu'en est-il pour la Turquie ? L'Institut de statistiques TÜİK, se basant sur les données du système d'enregistrement de la population, affiche près de 85,66 millions de personnes. Représentant donc environ 1 % de la population mondiale, la Turquie se classe désormais au 18^e rang parmi 194 pays. L'Inde, le pays le plus peuplé du monde (1,46 milliard d'habitants) est suivie par la Chine (1,41 milliard) et les U.S.A. (347 millions). Suivent l'Indonésie (286 millions), le Pakistan (255 millions) et le Nigeria (238 millions). Ajoutons que la Turquie se classe juste derrière l'Iran, le Vietnam et le Congo, tout en devançant l'Allemagne et la Thaïlande.

Une constatation : le taux de population « jeune » est désormais inférieur à la moyenne mondiale, pour un taux de population âgée quant à lui supérieur aux chiffres précédents.

Mais parlons surtout des données de TÜİK sur l'utilisation du temps de la population.

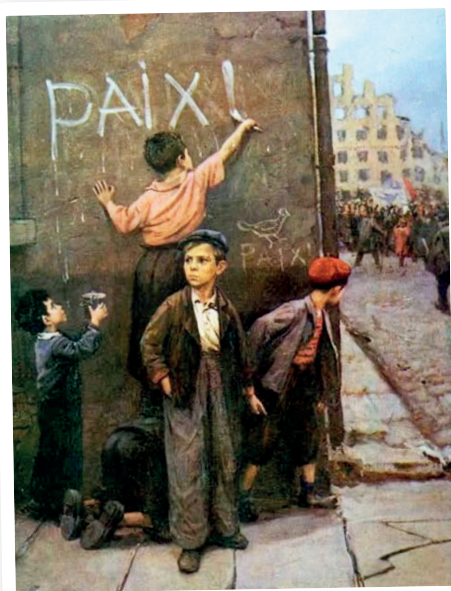
Après de précédentes enquêtes menées en 2006 et 2015, cette troisième édition, qui comprend les données de l'année 2025, a mis en lumière la manière dont les gens passent leurs journées en Turquie. L'étude fournit des informations sur le temps par type d'activité consacré par les individus au cours

Vive la République...

C'est bientôt la Fête nationale turque et ses festivités de commémoration de la proclamation de la République. L'occasion pour nous de dresser en quelques chiffres statistiques le profil de la population du pays en cette année 2026.

d'une journée, selon des variables telles que l'âge, le sexe et le statut professionnel. Dans le domaine du temps libre, elle inclut le visionnage de la télévision, l'écoute de la radio et de la musique, ainsi que le travail bénévole.

En 2025 et selon les résultats de l'enquête, le Turc accorde en moyenne plus de 8 h par jour au sommeil, et seulement 12 min au sport. C'est le groupe d'âge des 15-24 ans qui consacre le plus de temps aux activités de vie sociale et de divertissement.



Le temps consacré au sommeil est, en moyenne, de 8 h 55 min par jour pour les personnes âgées de 10 ans et plus. Les femmes dorment en moyenne 9 h par jour, et les hommes 8 h 49 min. Cette moyenne journalière de temps de sommeil, de 8 h 41 min en semaine, atteint 9 h 28 min le week-end.

Suivent les **repas et autres soins personnels** (3 h 15 min), les activités d'emploi (heures de travail, recherche d'emploi, etc.) avec 2 h 25 min, et les soins ménagers et familiaux avec 2 h 22 min. Lorsque l'on examine les activités physiques menées sur 24 h par les personnes âgées de 15 ans et plus, on constate que le temps total consacré aux **activités liées à l'emploi** est en moyenne de 2 h 39 min. Les personnes actives consacrent en moyenne 5 h 41 min par jour à des activités liées à l'emploi : 6 h par jour pour les hommes, 4 h 58 min pour les femmes.

Les femmes consacrent davantage de temps à la famille. Lorsque le temps dévolu aux **soins ménagers et familiaux** par les personnes âgées de 15 ans et plus est examiné selon le sexe, on observe que les femmes y consacrent en moyenne 4 h 03 min par jour, contre 58 min pour les hommes. Selon le statut professionnel, il a été déterminé que les femmes actives y consacraient en moyenne

2 h 38 min par jour, et les hommes actifs, 47 min. Les femmes inactives, quant à elles, consacrent 4 h 33 min par jour à ces tâches, contre 1 h 17 min pour leurs homologues masculins.

En revanche, **une part minoritaire du temps est accordée aux sports et activités de plein air**, avec une moyenne de 12 min par jour (9 min pour les femmes, 16 min. pour les hommes). Suivent respectivement les loisirs et les jeux (26 min), le travail bénévole et les réunions (37 min). Par groupe d'âge, ce sont les jeunes de 10 à 14 ans qui consacrent le plus de temps au sommeil, à l'éducation, aux loisirs et jeux, ainsi qu'au sport et aux activités de plein air.

Mais le Turc est farouche sur la route ! La plateforme de location de voitures DiscoverCars.com a examiné de près les expériences de conduite des automobilistes à travers le monde. Selon cette étude révélant les pays les plus associés aux comportements de conduite agressive, la Turquie partage la 5^e place avec l'Espagne, l'Italie occupant quant à elle la 1^{ère} place ! Voici les pays qui se distinguent dans le classement : Italie (23 %), Royaume-Uni (11 %), États-Unis (9 %), France (5 %), Australie (5 %), Turquie et Espagne (4 %).

Sur ce, longue vie à la République de Turquie !



Derya Adıgüzel

On allume la télévision : on se retrouve face à des heures de débats stériles, agressifs ou parti-

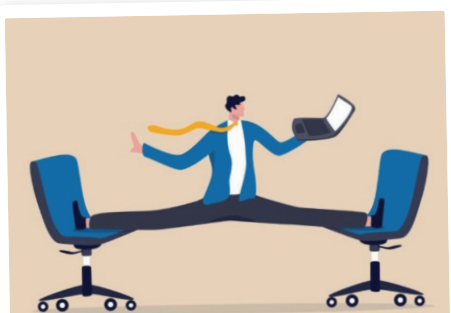
sans qui n'aboutissent à rien. La plupart du temps, des individus en manque de confiance en eux s'affrontent, cherchant à apaiser leurs complexes en se donnant des airs d'experts. Le sujet abordé n'est pour eux qu'un prétexte à cette satisfaction. Les séries télévisées sont un autre fléau... Ces séries irradiant une énergie négative et peuvent ébranler nos traditions et nos valeurs sociales. Les débats politiques rendent pessimiste. Inutile de s'étendre sur le chaos qui règne dans la circulation, l'environnement et la société. Je me demande alors : est-ce notre égoïsme et notre incompatibilité qui créent ce chaos, ou est-ce le chaos qui règne dans cet espace qui nous rend égoïstes, insensibles et égocentriques ?

Malheureusement, force est de constater que l'égoïsme et l'égocentrisme s'apprennent parfois auprès des aînés. On entend souvent ce conseil : « Protégez vos biens, ne laissez personne vous les prendre. » Pour que lutter contre l'égoïsme, il est essentiel d'accorder de la valeur aux autres, d'être à leur écoute et de les aimer. L'amour prend racine au sein de la famille, le foyer le plus proche. Une personne indifférente aux besoins

Flexibilité

L'être humain est fait pour vivre ensemble. Chaque communauté crée, par sa proximité physique, un espace propice à la pensée, aux émotions et à l'épanouissement personnel. Les lieux que nous habitons influencent nos vies et suscitent en nous une profonde introspection.

matériels et spirituels de sa famille, qui ne pense pas à eux et qui n'est pas unie à eux, agit de manière égoïste. Les actes égoïstes ne sont ni bénéfiques ni durables. De plus, l'égoïsme, l'avarice sont contagieux. L'égoïsme se reflète dans la société et devient un mode de vie. C'est la situation que nous vivons aujourd'hui. L'importance croissante accordée aux biens matériels dans la société entraîne des sociétés, pourtant naturellement empreintes de compassion, de générosité, d'altruisme et de partage, vers l'égoïsme. Pour que les gens puissent créer un espace harmonieux grâce à leurs ren-



contres, ils doivent vivre en êtres humains. Ils doivent faire place au droit, à la loi, à la justice, à la compassion et à l'entraide dans leur vie, et éliminer la haine, la jalousie, l'avarice, l'orgueil et l'arrogance. Ils doivent bâtir une vie en harmonie avec la nature, l'univers, l'ordre général des choses et les principes de l'humanité.

Être en harmonie signifie être suffisamment flexible pour s'adapter à toutes sortes de changements et de fluctuations. La flexibilité ne se force pas. Elle requiert le désir, la volonté et l'intention de s'adapter à l'environnement dans lequel nous vivons. La flexibilité se développe dans l'esprit, le mental, les émotions et le physique ; elle se reflète dans la vie. À la base de la flexibilité se trouvent l'amour, la compréhension, la tolérance et la patience. L'altruisme, le courage, le service désintéressé et l'énergie positive accroissent la capacité d'être flexible et, par conséquent, l'harmonie sociale. Il est impossible de trouver la paix et le bonheur dans une société dépourvue d'harmonie et de flexibilité.



Ce qui éloigne les gens de la flexibilité, les rendant incompatibles et égoïstes, c'est leur dépendance aux biens matériels. Fascinés par leur pouvoir d'attraction, ils s'y attachent jusqu'à en devenir esclaves. Notre rôle, cependant, est de gérer ce qui est matériel, de donner à cette matière des formes plus utiles aux autres. Il ne s'agit pas de s'y identifier ni de la considérer comme la valeur suprême. Nous ne sommes que les gardiens de chaque valeur que nous possédons, tout est éphémère et nous ne laisserons rien derrière nous. Combien de personnes dépendent de choses dont l'existence se mesure à un seul souffle, consacrent leur vie entière aux possessions, au travail et au pouvoir, et n'ont pas d'autre monde ? Maîtriser la matière signifie comprendre son importance pour le monde et ses habitants, la produire et la développer pour répondre aux besoins de l'humanité. Cela implique d'être conscient de sa fugacité, de faire preuve de flexibilité et de résilience face à l'attrait et aux effets qu'elle exerce sur nous.



Meliha Serbes

MODE

Franges, daim, rayures, tricots à motif bandana et imprimés Bambi !

Je crois avoir résumé l'automne-hiver 2026-2027 en quelques mots dans ce titre...

Cette saison, les **franges** sont partout : sur les vestes, les détails de chaussures, les sacs et même les écharpes. Vous pourrez en voir chez de nombreuses marques. Personnellement, je n'aime pas vraiment les franges ; ce n'est tout simplement pas un style qui me correspond. J'apprécie, à la rigueur, certaines vestes western à franges, mais à part cela, je pense qu'il s'agit d'une tendance qui passera aussi vite qu'elle est arrivée.

Depuis le printemps, les **babies en daim** et les sacs en daim occupent une place importante dans les boutiques. Et pour l'hiver, la tendance ne change pas. J'aime énormément tout ce qui est en daim. Cela donne immédiatement cette fameuse *vibe* des années 2000. Jupes, robes, vestes en daim... tout me plaît !

La tendance des **polos et T-shirts à rayures**, lancée notamment par Prada et Miu Miu, se poursuit également cette saison. Ces T-shirts et bodys à rayures horizontales, généralement composés de trois couleurs, commencent déjà à me lasser. En Turquie, si vous entrez dans n'importe quel café en Anatolie, vous verrez facilement quatre hommes sur cinq porter ce type de polo rayé. Eh bien, les T-shirts de nos chers retraités attablés au café sont maintenant à la mode !



À mon avis, c'est encore une tendance qui passera rapidement. Les vêtements à rayures ne sont pas toujours faciles à porter : ils peuvent donner une impression de volume, et leurs couleurs peuvent perdre assez rapidement de leur éclat. Je conseillerais donc plutôt de les choisir chez des marques de prêt-à-porter que d'investir dans une pièce de créateur. Acheter un T-shirt rayé chez une grande maison de luxe, c'est presque devenir l'esclave des tendances !

Suivre les tendances et rester au courant de la mode est évidemment important. Mais cela ne signifie pas qu'il faut tout copier à l'identique. Achetons intelligemment, sans tomber dans les pièges du marketing et des

relations publiques, simplement parce qu'une pièce nous plaît et surtout parce que nous nous y sentons bien.

L'hiver dernier, j'étais déjà lassée des **écharpes à motif bandana**, omniprésentes. Entre les modèles originaux, les imitations et les copies proposées par d'autres marques, on avait presque l'impression qu'une femme sur trois en portait une. Si, comme moi, vous en aviez assez, j'ai une mauvaise

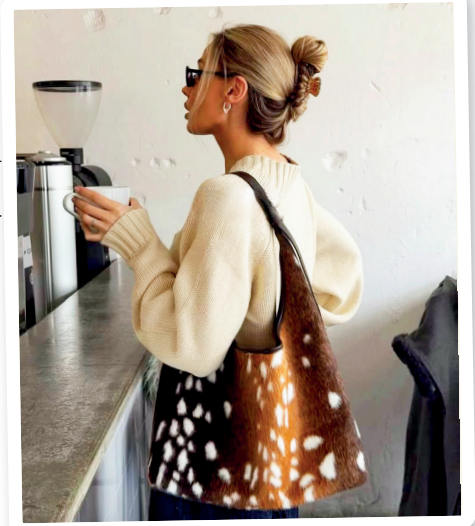
nouvelle pour vous : les pulls et cardigans à motif bandana sont particulièrement populaires en ce moment. On voit même apparaître des vestes matelassées arborant ce motif.

Bien entendu, la maison **Etro** pourrait elle aussi avoir quelques raisons de se plaindre de cette situation. Comme vous le savez, le motif Paisley est depuis longtemps associé à Etro. Les vestes matelassées à motif bandana peuvent être assez difficiles à porter, et personnellement, j'aime peu ce motif sur des pièces comme les cardigans ou les pantalons. Et enfin, depuis deux ans, les **imprimés animaliers** sont partout : vache, zèbre, léopard, serpent... L'année dernière, c'est l'imprimé Bambi qui a fait son entrée dans nos garde-robes, notamment sur les écharpes et les foulards. Cette saison, on retrouve Bambi absolument



partout : pantalons, vestes, robes, ballerines, sacs, chaussettes... bref, tout y passe !

C'est clairement une tendance qui ne durera probablement qu'une saison. Mais si vous avez envie de changer un peu, d'apporter une petite touche de fantaisie à votre garde-robe, pourquoi pas ?



Enfin, la semaine dernière, nous avons rendu visite au tailleur **Adem Aykanat**. Il avait soigneusement disposé les costumes qu'il confectionne pour ses clients. À son bureau, il était en train de tracer le patron d'une veste à l'aide d'une règle de tailleur. J'ai filmé une petite vidéo, puis nous avons discuté un moment.

Nous avons notamment parlé de la difficulté de trouver aujourd'hui un bon tailleur pour femmes. Si le sur-mesure reste encore relativement répandu chez les hommes, les vêtements confectionnés sur commande deviennent malheureusement de plus en plus rares.

Cette fois, c'est donc à vous que je demande conseil : si vous connaissez une bonne couturière ou un bon tailleur spécialisé dans le sur-mesure féminin, n'hésitez pas à nous le recommander dans les commentaires sur notre page Instagram ou sous la publication consacrée à M. Adem !

Nedim Gürsel, un écrivain-pont entre Istanbul et Paris

Né à Gaziantep en 1951 et élevé en Turquie, Nedim Gürsel étudie au Lycée de Galatasaray à Istanbul avant de s'envoler pour Paris, où il passera plus de la moitié de sa vie. Auteur à succès de plus d'une cinquantaine d'ouvrages, il ne s'est jamais enfermé dans un seul genre littéraire. À l'occasion de la sortie de son prochain roman, *Paris, des regards croisés*, en octobre prochain, retour sur le parcours de cet écrivain prolifique, qui a fait de l'écriture à la fois un refuge, un acte de résistance et, avec l'âge, un travail de mémoire.

L'inspiration héritée de son grand-père et de l'islam

Dans l'œuvre de Nedim Gürsel, une figure revient sans cesse : celle de son grand-père, Ahmed Nedim, dont il porte le prénom. Juriste de formation, profondément pieux, cet homme fut le premier à l'initier à l'islam. Cette empreinte autobiographique se retrouve notamment dans son récit, *Au pays des poissons captifs*, consacré à son enfance à Balıkesir, mais aussi, de façon plus frontale, dans *Les Filles d'Allah*, l'un de ses romans qui a fait le plus polémique. Cette éducation religieuse, l'écrivain s'en est détourné dès qu'il a découvert le marxisme et le matérialisme – « chose courante » pour sa génération, dit-il. Mais ce rejet n'a jamais effacé le souvenir de son enfance. Ce dialogue non résolu, il le relate dans son œuvre. Si sa biographie romancée sur les trois déesses du panthéon arabe préislamique lui a valu le prix de la liberté d'expression de l'Union des éditeurs de Turquie en 2009, elle lui a aussi valu d'être accusé par la justice turque de « dénigrement des

valeurs religieuses ». Gürsel a finalement été acquitté, défendant respecter la foi des croyants tout en ayant le droit de l'interroger, d'autant plus dans un pays laïque. Une conviction qui résume tout son engagement littéraire.

La littérature comme patrie

Pour Gürsel, l'appartenance ne se mesure ni à un pays ni à une ville, mais à une langue. Contrairement à Montaigne qui affirmait que Paris avait fait de lui un Français, Gürsel a beau y vivre depuis cinquante ans, il se définit toujours comme un Turc, mais « un Turc parisien ». S'il maîtrise le français et l'a théorisée dans *Les Mots de l'exil* comme une langue lancinante qui le traverse, c'est dans sa langue maternelle qu'il continue de bâtir son œuvre de fiction. Ce qui le distingue de ses amis Tahar Ben Jelloun ou Amin Maalouf, francophones à part entière. Cet attachement fidèle s'est reflété dans son premier livre, *Un long été à Istanbul*, couronné par l'Académie turque. L'écrivain nourrit aussi une profonde nostalgie pour sa ville de cœur, inspiratrice d'*Istanbul, mon amour*

ou d'*Amour et rébellion* qui retrace le voyage de Candide jusqu'au Bosphore. Contraint à l'exil, Gürsel confie que son attachement au turc relevait « peut-être, inconsciemment, d'un besoin d'enracinement ». Une façon de garder un lien avec sa terre natale, et de mieux la raconter depuis la France.

De ce tiraillement entre deux villes et deux langues naît l'image du pont, à laquelle Gürsel s'identifie pour deux raisons. D'abord parce que cette image traverse ses récits de voyage. Le pont de Mostar, dont il a vu la destruction pendant la guerre des Balkans ; le pont de Brooklyn, souvenir de son passage à New York ou encore le Pont-Neuf, le plus ancien de Paris. Ensuite parce que ce trait d'union est resté longtemps déséquilibré. Gürsel reconnaît avoir davantage écrit sur Istanbul, Venise ou Berlin que sur sa ville d'adoption. Il a voulu combler ce manque avec *Paris, des regards croisés*. Il y croise son propre lien avec la capitale française à celui d'écrivains comme Aragon ou au poète turc Yahya Kemal, qui l'ont aussi arpentée.



L'écriture face à la censure et l'oubli

En 1980, le coup d'État militaire marque un tournant dans la vie de Nedim Gürsel. Jugé par le tribunal militaire pour *Un long été à Istanbul*, on lui reproche d'avoir offensé l'armée turque en écrivant : « Les Mongols sont revenus sur des tanks. » L'écrivain se défend, rappelant que ce sont des peuples frères. *La Première Femme* lui vaudra des années plus tard un nouveau procès, cette fois pour outrage aux mœurs. Si Gürsel en ressort chaque fois acquitté, son exil se prolonge d'autant. Paris deviendra, faute de choix, sa terre d'écriture durable.

Cette mémoire des origines, des expulsions et des silences imposés traverse son dernier roman, *Le Dernier Passager* (2026). Dans cette autofiction assumée, le narrateur, Denis Shakir, porte les mêmes titres que les romans de Gürsel.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

* Thaïs Hoareau

Concours International de Piano Istanbul Orchestra'Sion

(Suite de la page 1)

Un concours au cœur du projet éducatif de Notre-Dame de Sion

Dans son discours, Geoffroy Michel-Bechet a rappelé le lien étroit entre le concours et l'histoire de l'établissement. Depuis sa création en 1856, Notre-Dame de Sion accorde une place importante à la musique et aux arts, qui contribuent à ouvrir les horizons des élèves au-delà des apprentissages scolaires.

« Le concours est bien plus qu'un grand rendez-vous musical : il est aussi un projet éducatif profondément lié à nos élèves », a-t-il souligné, rappelant que l'excellence exige non seulement du talent, mais aussi du travail, de la persévérance, de la discipline, de l'écoute et de la curiosité. L'expérience permet également aux élèves de s'ouvrir à de jeunes artistes venus du monde entier.

Tuna Saikali a, elle aussi, insisté sur cette dimension éducative. Le concours est devenu, selon elle, « une composante à part entière de la vie éducative et culturelle de Notre-Dame de Sion ». En accueillant les candidats et en participant à différentes étapes de l'organisation, les élèves découvrent leur travail et leur exigence et vivent la musique au quotidien au sein de l'établissement.

Une expérience artistique et humaine

Président du jury pour cette 7^e édition, Jean-Yves Clément a rappelé que le concours ne se résume pas à une compétition. Il y voit également une expérience de formation pour les jeunes pianistes professionnels, fondée sur les valeurs de fraternité, de partage et d'humanisme. Cette dimension prend une résonance particulière à Istanbul, a-t-il rappelé, en évoquant la venue de **Franz Liszt** dans

la ville en 1847. Après avoir visionné plusieurs centaines d'enregistrements lors de la sélection, il a également souligné le niveau et la diversité des candidats de cette édition.



Le jury sera composé, aux côtés de Jean-Yves Clément, de Juliette Journaux, Denis Pascal, Joseph Moog, Gülsin Onay, Geoffroy Couteau et Toros Can, tous pianistes.

Une nouvelle collaboration avec l'AKM

L'une des nouveautés majeures de cette 7^e édition est le partenariat avec l'Atatürk Kültür Merkezi (AKM). Les trois premières épreuves publiques se dérouleront dans la salle de concert du Lycée Notre-Dame de Sion, tandis que la finale avec orchestre aura lieu le 15 novembre dans la salle de théâtre de l'AKM.

Les finalistes seront accompagnés par l'Orchestra'Sion, sous la direction du chef d'orchestre Orçun Orçunsel.

Présent lors de la conférence de presse, le directeur artistique de l'AKM, Remzi Buharalı, a souligné l'importance de la continuité d'un projet artistique. Le fait que le concours atteigne sa septième édition témoigne, selon lui, de la pérennité et de la valeur de cette initia-

tive. L'AKM souhaite ainsi poursuivre ce partenariat et accueillir la finale dans les prochaines éditions.

Il a également annoncé une nouvelle opportunité pour le lauréat du premier prix : celui-ci pourra donner un concert en tant que soliste avec l'Orchestre symphonique d'État d'Istanbul.

Un nouveau prix de l'Institut français

La 7^e édition est également marquée par l'arrivée du Prix de l'Institut français, qui remplace le prix attribué lors des deux précédentes éditions par l'ancien consul général de France à Istanbul, Olivier Gauvin.

Le Prix Ali Darmar et le Prix Jeunesse Musicale NDS sont maintenus. Le concours poursuit par ailleurs ses collaborations avec İKSV – Fondation pour la culture et les arts d'Istanbul et le Festival international de musique classique de Gümüşlük.

Pour Ela Alpman, secrétaire générale du Concours, ces partenariats contribuent à enrichir l'expérience des candidats et à renforcer les liens du concours avec le monde musical et culturel.

Des prix et des opportunités de concerts

Les trois premiers prix sont dotés d'une récompense financière, le premier prix ouvre plusieurs perspectives de concerts dans les deux années suivant le concours.

Le lauréat pourra notamment donner un récital dans le cadre de la programmation annuelle de la salle de spectacle du Lycée Notre-Dame de Sion à Istanbul, un récital au Festival des Lisztomanias à Châteauroux, un concert au Festival international de musique clas-



sique de Gümüşlük, ainsi qu'un concert avec l'Orchestre symphonique d'État d'Istanbul. D'autres opportunités pourront également être proposées et seront mises à jour sur le site du concours.

Membre du comité d'honneur, la pianiste Süher Pekinel a pour sa part rappelé l'importance de la formation artistique à Notre-Dame de Sion. Issue elle-même de cette culture éducative avec sa sœur jumelle, elle a souligné combien l'école peut contribuer à faire naître et grandir une vocation artistique.

« La musique n'est donc pas seulement une part de l'histoire de Notre-Dame de Sion : elle demeure une valeur essentielle de son projet éducatif », a-t-elle déclaré, en rappelant que les concerts, les projets musicaux et le concours témoignent de cette continuité depuis 1856.

Cinq jours consacrés au piano

Après une présélection sur la base d'enregistrements audiovisuels, les candidats participeront à quatre épreuves publiques. Les trois premières se dérouleront à Notre-Dame de Sion, avant la finale avec orchestre le 15 novembre à l'AKM.

La soirée de gala et la remise des prix clôtureront cette 7^e édition, qui entend poursuivre une ambition dépassant la seule compétition : réunir à Istanbul de jeunes pianistes professionnels de haut niveau, favoriser les rencontres et la transmission, et leur offrir des perspectives concrètes pour la suite de leur parcours artistique.

* Dr Mireille Sadège

Geçer Piyon : quand un ancien basketteur turc réinvente l'apprentissage des échecs

Si son domaine de prédilection s'est d'abord construit autour du basketball de compétition, c'est vers le terrain des échecs qu'Emre Tığhoğlu s'est véritablement tourné. En fondant la plateforme Geçer Piyon en 2024, il ambitionne de transformer l'enseignement du « jeu des rois » jugé trop traditionnel et fragmenté, en une expérience numérique et éducative complète à destination des enfants.

D'un constat de départ à une école en ligne ambitieuse

Tout est parti d'un simple constat s'avérant être un problème majeur : en Turquie, un enfant a difficilement accès à un bon entraîneur d'échecs en raison de son lieu de résidence. La Fédération turque des échecs ne compte que 185 centres de formation pour 81 provinces. À cela s'ajoute un manque criant d'outils capables de suivre réellement la progression d'un élève, de repérer ses lacunes et de lui offrir un retour personnalisé. Tığhoğlu a donc voulu repenser l'ensemble de l'apprentissage des échecs grâce à Geçer Piyon. Son but : qu'un enfant puisse bénéficier d'un enseignement de qualité où qu'il vive, avec un suivi

continu de ses progrès grâce à la technologie. L'objectif de Tığhoğlu va au-delà de l'école en ligne : à terme, lui et son équipe souhaitent créer un véritable écosystème où interagissent expertise humaine, entraînements et données.

Le pari d'une plateforme qui fusionne sport, technologie et plaisir d'apprendre

Emre Tığhoğlu explique le succès de Geçer Piyon en s'appuyant sur son passé sportif. Il retrouve dans les échecs les mêmes valeurs qui façonnent le basket : la compétition, la discipline et la gestion de l'échec. À la seule différence d'avec un sport physique, les échecs peuvent accompagner une personne de cinq à quatre-vingts ans. Au-delà de la

performance, la plateforme apprend aux enfants à réfléchir avant d'agir et à analyser leurs erreurs. Par ailleurs, loin des méthodes traditionnelles, l'école d'échecs Geçer Piyon se veut plus précise, plus ludique et interactive afin de garantir un suivi propre à chaque enfant. Accessible en continu, elle propose des exercices, des problèmes et des missions gamifiées. Depuis chez eux, les jeunes joueurs retrouvent le plaisir d'apprendre, aux côtés de camarades de leur âge et de leur niveau.

Sur cet échiquier virtuel, les entraîneurs peuvent adapter leur pédagogie en temps réel, à l'aide d'une intelligence artificielle capable d'analyser les forces, faiblesses et progressions de chaque élève. Sans



jamais remplacer l'éducateur, la technologie se met ici au service d'un apprentissage ultra-personnalisé à grande échelle. **Quand virtuel et présentiel ne font qu'un vers l'international**

Fort de son modèle, Emre Tığhoğlu ambitionne de faire de la Turquie un véritable « pays d'échecs » à travers Geçer Piyon. Selon lui, le pays possède un potentiel immense, porté par une jeune génération ultra-connectée. Au-delà de vouloir consolider une base solide turque, l'entrepreneur projette d'exporter sa technologie éducative à l'international.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Thaïs Hoareau

Murat Yalçıntaş : « Nous voulons un OYAK plus rentable, plus résilient et plus international »

À la tête d'OYAK depuis plus d'un an, Murat Yalçıntaş entend conjuguer consolidation, diversification et ouverture internationale. Vision 2030, intégration de Tekfen, partenariat historique avec Renault, nouvelles technologies et investissements stratégiques : il expose à Aujourd'hui la Turquie les grandes orientations d'un groupe qui veut renforcer son ancrage industriel et accélérer sa transformation.

Première année à OYAK

Vous avez dès votre arrivée mis en avant le développement des intérêts des membres, le renforcement de la contribution d'OYAK à l'économie ainsi qu'une approche de gestion plus transparente et participative. Après plus d'un an à la tête de l'institution, quels sont selon vous les changements qui ont commencé à s'opérer ?



OYAK est doté d'une solide histoire institutionnelle, d'importantes entreprises industrielles et d'un capital humain de haut niveau. Sans renier ces acquis, notre approche consiste à renforcer davantage la discipline de gestion et la capacité à créer de la valeur.

Nous nous sommes donc fixés trois axes principaux. D'une part, l'alignement de nos filiales sur une orientation stratégique commune. D'autre part, sur base d'un suivi par indicateurs mesurables, la transparence des processus décisionnels, avec une implication accrue des CA et un dialogue renforcé avec nos membres. Enfin, nous avons mis en place une architecture financière globale, optimisant l'allocation des capitaux, la gestion des risques, la stratégie de financement et les relations partenaires.

Avec toujours au cœur de nos actions, une même priorité : protéger et faire fructifier l'épargne de nos membres tout en générant des bénéfices durables.

En résumé, l'OYAK que nous souhaitons bâtir est une institution qui, préservant son solide héritage institutionnel, soit plus agile, plus rapide et plus performante, et crée ainsi davantage de valeur à long terme pour ses membres.

Vision 2030 : vers quoi OYAK évolue-t-il ?

Dans la perspective de Vision 2030, 2026 est pour OYAK une année de

consolidation visant à renforcer la résilience opérationnelle et la génération de liquidités. À l'horizon 2030, quel OYAK verrons-nous ?

Notre objectif premier est de façonner un OYAK qui génère des flux de trésorerie plus solides, utilise son capital de manière plus efficace, fasse preuve d'une plus grande résilience face aux risques et dispose d'un portefeuille mieux équilibré. D'ici 2030, OYAK vise les 39 000 emplois et ambitionne de porter son volume d'actifs à 60 milliards USD, en s'appuyant sur ses secteurs prioritaires (énergie, infrastructures, haute technologie, logistique, mines) et une expansion internationale ciblée, notamment du Golfe à l'Asie centrale, afin de renforcer sa rentabilité, sa résilience et sa force à l'international.

Tekfen, investissement symbole de la nouvelle ère

L'intégration de Tekfen au sein d'OYAK a été l'un des développements majeurs de 2026. Le nombre d'entreprises de l'OYAK est passé de 146 à 185, ses filiales à l'étranger de 58 à 76, et le nombre de pays où il opère de 24 à 29. Vous avez également pris la présidence du CA de Tekfen. Quelle synergie attendez-vous de l'union de ces deux institutions ?

La valeur de Tekfen va au-delà de ses seuls domaines d'activité. Son héritage institutionnel de près de 70 ans, la qualité de son capital humain, ses compétences en ingénierie et en gestion de projets, ainsi que son expérience internationale sont précieux. Notre priorité est de contribuer à ce que sa structure soit davantage solide, compétitive et durable, tout en préservant cet acquis et ce cadre institutionnels.

Il existe d'importants axes de synergie entre OYAK et Tekfen, notamment dans l'industrie, l'énergie, la construction, l'agriculture et la logistique. En asso-



ciant les expertises de Tekfen en matière d'ingénierie et de développement de projets au vaste écosystème d'entreprises et au réseau international d'OYAK, nous visons à créer de nouvelles opportunités d'affaires et de projets, en particulier à l'étranger.

France-Turquie et Renault

Dans le cadre des relations turco-françaises, comment appréhendez-vous la nouvelle page du partenariat OYAK-Renault, à l'heure de la transition vers les véhicules électriques et hybrides ? De nouveaux investissements ou partenariats entre la France et OYAK pourraient-ils voir le jour en dehors de l'automobile ?

Le partenariat OYAK-Renault remonte à 1969. Cette alliance de près de 57 ans est l'un des exemples les plus réussis des relations économiques entre la Turquie et la France. Il ne s'agit pas uniquement d'un partenariat de production, mais d'une coopération industrielle de très long terme qui développe conjointement la production, l'exportation, la technologie, l'ingénierie et l'industrie de la sous-traitance.

Ainsi, il est important que l'usine de Bursa renforce son poids dans la production mondiale de Renault par de nouveaux modèles. OYAK HORSE y développe un moteur hybride de nouvelle génération. Des projets tels que Clio et Boreal sont à même de propulser la Turquie au rang de pôle mondial de développement et d'exportation. Le partenariat historique OYAK-Renault, dépassant ses activités actuelles de production pour le marché intérieur, servira ainsi de socle solide pour explorer de futures opportunités de coopération et d'investissement.

Technologie et économie nouvelle

Le public associe OYAK à des secteurs de l'industrie lourde (sidérurgie, automobile, ciment et mine), vous placez la haute technologie au cœur de Vision 2030. Quelle place prendront l'IA, la défense, les énergies de nouvelle génération ou les matériaux avancés dans l'OYAK de demain ? Et comment positionnez-vous TOI, partenariat OYAK-Oman Investment Authority, dans votre stratégie internationale d'investissement technologique ?

Tout en maintenant la force d'OYAK dans ses secteurs traditionnels, nous souhaitons accroître la part de la haute technologie dans notre portefeuille (IA, énergies de nouvelle génération, matériaux avancés, technologies à double usage). Au-delà de l'investissement, nous généralisons



l'usage de ces technologies, en particulier de l'IA, au sein de nos entreprises, notamment via l'accélération d'OYAK Dijital. Notre objectif est de mutualiser le savoir-faire technologique généré à l'échelle du groupe et de traduire ces avancées directement en gains de productivité, en optimisation des processus opérationnels et en amélioration de la prise de décision.

TOI nous permet d'évaluer plus systématiquement les opportunités d'investissement bilatérales et de connecter les projets stratégiques aux capitaux internationaux. Notre investissement récent de 15 millions d'euros dans une entreprise turque de technologies à double usage en est l'illustration : il soutient sa croissance et sa R&D tout en attirant les investissements directs étrangers vers le secteur de la défense turque.

Avenir de la Turquie, conseils à la jeunesse

En tant que dirigeant de l'OYAK, homme d'affaires et universitaire, qu'est-ce qui vous donne le plus d'espoir pour l'avenir de la Turquie ? Et quel unique conseil donneriez-vous aujourd'hui à un jeune entrepreneur ou administrateur turc ?

Ce qui me donne le plus d'espoir, ce sont les ressources humaines de la Turquie et sa capacité de production. La Turquie est un pays très jeune, à haut potentiel entrepreneurial. En témoignent nos récentes avancées en matière d'ingénierie, d'industrie, de technologies de défense... Le conseil à donner à un jeune dirigeant ? Privilégier la compétence à long terme plutôt que la visibilité immédiate. Derrière chaque réussite, il n'existe pas seulement de bonnes idées. Il y a de la patience, de la persévérance, une équipe solide, une mémoire institutionnelle et, plus important encore, une capacité d'exécution et une discipline de travail. Savoir transformer une idée en un résultat tangible sera, à mon sens, l'une des compétences les plus précieuses, aujourd'hui comme demain.

* Propos recueillis par Dr Hüseyin Latif
Photos : Aramis Kalay

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard
• Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 I 89645 • www.aujourdhuiturquie.com • alaturquie@gmail.com • Éditeur en Europe : Les Editions CVMag • No
ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad.
59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu :
Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de
rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar,
Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk
Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar
Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée •
ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Maître de conférence à
Beykent Üniversitesi

De quelle histoire la ville est-elle le récit ?

Pour comprendre une ville, il n'est pas toujours nécessaire de monter au sommet d'un immeuble. Il suffit parfois de s'asseoir sur une place...

Regardez autour de vous. Qui est là, et qui ne l'est pas ? Quels noms vivent sur les murs, les panneaux et les places ? Devant la statue de qui passons-nous ? Quels bâtiments avons-nous choisi de préserver, et lesquels avons-nous préféré détruire ?

Tout cela nous dit quelque chose sur la ville. Car les villes ne sont pas faites uniquement de béton, de pierre et d'asphalte. Elles sont aussi faites de mémoire. Le simple nom d'une rue suffit à le montrer. Vous choisissez un nom et vous le placez chaque jour dans la bouche de milliers de personnes. Même sans connaître la personne qui porte ce nom, on le prononce. Ainsi, un nom devient discrètement une partie de la vie quotidienne.

Les monuments fonctionnent de la même manière. Une statue est une note que la ville adresse à son passé : « Souviens-toi de cela ». Mais la mémoire des villes n'est jamais contestée. Car décider de ce dont nous voulons nous souvenir signifie aussi, inévitablement, décider de ce que nous reléguons au second plan. C'est ici que commence l'un des aspects les plus intéressants de la communication urbaine. La ville ne se contente pas de raconter son histoire ; elle construit également un système de représentation. Elle détermine qui sera visible, quelles histoires occuperont le centre et quelles identités trouveront leur place dans l'espace public.

Istanbul permet de mieux comprendre cette réalité. Cette ville est trop diverse pour tenir dans une seule histoire. D'un côté, la mémoire de la péninsule historique, qui s'étend des Empires à la République. De l'autre, la vie quotidienne de millions de personnes qui prennent chaque matin la route pour aller travailler... La beauté d'Istanbul réside aussi dans la coexistence de ces différences. Mais être côte à côte ne signifie pas toujours vivre ensemble. C'est là que se trouve la véritable question : à qui les espaces publics d'une ville permettent-ils de se rencontrer ? Pour qui sont-ils conçus ? Qui s'y sent réellement à l'aise ? Y a-t-il des bancs dans un parc ? Un espace où les enfants peuvent jouer ? Une personne âgée peut-elle s'y reposer ? Une personne en fauteuil roulant peut-elle y accéder ? À première vue, ces questions peuvent sembler relever uniquement de l'aménagement urbain. Pourtant, elles sont aussi des questions de communication. Car parfois, sans prononcer un seul mot, la ville nous dit : « Tu as ta place ici. » Ou au contraire : « Cet endroit n'est pas pour toi. » C'est aussi là que réside la force de l'espace public. Une place n'est pas simplement un grand espace laissé vide. C'est la pièce commune de la ville. C'est l'endroit où les gens se voient, se rencontrent, attendent, discutent ou restent simplement côte à côte sans rien faire. La vie publique ne naît pas du fait que tout le

monde pense de la même manière, mais de la possibilité pour des personnes différentes de se voir, de coexister et de partager un même espace. C'est pourquoi une bonne place ne doit pas seulement être belle, il faut aussi se demander si elle est vivante. Les gens peuvent-ils y rester, s'y rencontrer, s'y exprimer ? Les moyens de transport font eux aussi partie de cette histoire. Sur le pont d'un ferry, dans un tramway ou dans un bus, le fait que des personnes aux vies totalement différentes partagent le même trajet constitue l'un des liens invisibles de la ville. C'est aussi pour cela que j'aime les ferries d'Istanbul. Pas seulement parce qu'ils relient les deux rives du Bosphore, mais parce qu'ils réunissent, pour un court instant, des vies différentes sur le même pont. Un étudiant, un retraité, un salarié pressé d'arriver au travail, un touriste avec un appareil photo... Tous regardent le même Bosphore. Ils ne se parleront peut-être jamais. Mais ils traversent la même expérience publique. Parfois, une ville, c'est cela : partager une vie commune avec des inconnus. C'est pourquoi chercher la communication urbaine uniquement dans les affiches et les panneaux serait réducteur. La ville nous parle chaque jour. Par un monument, un nom de rue, un parc, la hauteur d'un trottoir, une station de ferry, les accès d'une place... Et peut-être surtout par les personnes auxquelles elle fait une place. Une rue où un



enfant peut jouer en sécurité, un banc où une personne âgée peut se reposer, une place à laquelle une personne handicapée peut accéder sans assistance, la possibilité pour différentes identités de préserver leurs traces dans l'espace public... Tout cela constitue autant de phrases que la ville adresse à ses citoyens : « Toi aussi, tu fais partie de cette histoire. » C'est peut-être la phrase la plus forte qu'une ville puisse prononcer. Car la véritable histoire des villes ne s'écrit pas dans leurs immeubles les plus hauts, mais dans la manière dont leurs habitants, les plus visibles comme les plus invisibles, se rencontrent dans un même espace public. Alors, la prochaine fois que votre chemin vous mènera sur une place, ne regardez pas seulement les bâtiments. Regardez les gens. Regardez les noms. Regardez les espaces laissés vides. Demandez-vous qui est commémoré, qui est représenté. Puis posez-vous cette simple question : cette ville fait-elle aussi une place à mon histoire ? Peut-être que toute la question de la communication urbaine revient, finalement, à cette interrogation.



Michael Emami

Hans Holbein et Henri VIII Tudor

Comment l'Angleterre protestante a-t-elle pu attirer à la cour d'Henri VIII Hans Holbein, ce brillant artiste né en 1497 en Bavière ? Comment Holbein, formé à une peinture religieuse alors en déclin, fut transformé par ce mécénat en l'un des plus grands portraitistes et peintres de cour de tous les temps, immortalisant les Tudor dans un pays où seul comptait le portrait ?

L'histoire de Holbein commence à Bâle, en Suisse. Formé à la peinture religieuse par son père, maître réputé, Holbein prit très tôt conscience des mécanismes sombres et complexes de l'esprit humain. Mais une part clé de son développement artistique se nourrit aussi par la création d'œuvres religieuses d'une grande beauté.

À la cour d'Henri VIII, Holbein devint portraitiste attiré. Il peignit les six épouses du roi (qui finirent exécutées ou moururent en couches...) Cependant, l'un de ses chefs-d'œuvre majeurs, aux côtés de son fameux portrait d'Henri VIII, reste *Les Ambassadeurs*, célèbre pour son évocation de la vanité de la vie humaine. Cette œuvre magistrale fut commandée par Jean de Dinteville, ambassadeur de France en Angleterre.

Pour comprendre l'importance de cette peinture, il faut s'intéresser à son symbolisme. Le sujet ne se résume pas aux deux jeunes hommes debout comme s'ils possédaient le monde à leurs pieds. Holbein y a intégré de nombreux concepts et niveaux d'interprétation

complexes. Le plus important d'entre eux est la *Vanitas* (la Vanité), un thème alors répandu à travers l'Europe. Les tableaux de *Vanitas* apparaissaient fréquemment dans l'art de la Renaissance du Nord dès le XV^e siècle, lorsque l'art servait non seulement la beauté, mais aussi la contemplation intellectuelle et philosophique.

Le mot *Vanitas* tire sa signification et son origine du *Livre de l'Ecclésiaste* de la Bible, un livre de sagesse philosophique qui offre une méditation brutale et réaliste sur la mortalité humaine, les limites de la connaissance et le but ultime de la vie, où rien ne dure éternellement.



Mais quel rapport ce concept de *Vanitas* a-t-il donc avec notre peinture des *Ambassadeurs*, pourrait-on se demander ? La réponse se trouve dans les symboles détaillés que Holbein a insérés dans son œuvre à l'intention du public. Les symboles et le matériel terrestres présents dans la partie supérieure du tableau nous parlent : bénéfiques de notre vivant, ils sont bien inutiles à notre mort. L'étagère du haut est remplie d'instruments scientifiques pour calculer l'heure : cadrans solaires, horloges et globes célestes – qui n'évoquent aucun sentiment humain pouvant contribuer au bien-être de l'homme. Mais sur l'étagère inférieure, l'histoire change radicalement à travers l'œil de Holbein.

L'étagère du bas est pleine de plaisirs terrestres, des choses que nous apprécions et dans lesquelles nous trouvons du réconfort : pour jouer de

la musique, un luth, un sac de flûtes, un recueil d'hymnes de Martin Luther avec un message caché dans la musique. Mais si l'on regarde le luth très attentivement, on peut voir cette corde brisée, symbole de discorde, comme le signe que quelque chose a mal tourné. Il s'agit d'une indication de la fragilité de la vie, un symbolisme de *Vanitas* qui fait écho à la rupture provoquée par Martin Luther et sa Réforme, qui a définitivement remodelé le christianisme occidental. Holbein, dans cette peinture, envoie un message sur ce qui a mal tourné, et montre à quel point la Réforme pourrait paraître insignifiante rétrospectivement, face au symbolisme de la *Vanitas*. Ce que Holbein voulait accomplir dans cette composition – qui fonctionne finalement comme une triade : savoir mondain sur l'étagère du haut, instabilité politique et religieuse sur l'étagère inférieure, et importance de la mort ancrée à la base – c'est montrer que l'ordre humain et la maîtrise scientifique sont de fragiles illusions, réconciliées uniquement par la grâce divine.



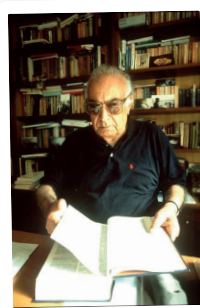
Gisèle Durero-Köseoğlu

C'est le 6 octobre 1923 que naquit dans la plaine de Çukurova, entre les monts du Taurus et la Méditerranée, l'écrivain turc Yachar Kemal, une sorte de dieu suprême trônant dans le panthéon des lettres turques. Je n'oublierai jamais le choc qui fut le mien lorsque je lus pour la première fois le premier tome de la célèbre tétralogie de *Memed le Mince*. Je n'étais pas au bout de mes émerveillements. Chaque livre de Yachar Kemal compose un univers dans lequel le lecteur peut se régénérer à loisir car l'écrivain mélange de façon magique le réalisme et le mythe, transforme des vies banales en épopées et la langue orale de tous les jours en langage poétique. Les sujets de ses livres font écho à sa biographie, souvent mouvementée : il a connu, dès l'enfance, le déracinement, la pauvreté, l'âpreté du travail de la terre, les inégalités sociales du monde rural et le traumatisme, puisqu'il a perdu un œil dans un accident et a ensuite assisté à l'assassinat de son père, ce qui le rendit longtemps bête ; mais il s'est imprégné aussi très tôt des chants et légendes populaires qui façonnent son style. En outre, l'extraordinaire dans le parcours littéraire de Yachar Kemal, c'est que sa capacité créatrice, loin de s'émousser dans le grand âge, semble au contraire s'y être épanouie, puisque c'est entre ses 84 et 89 ans qu'il écrivit un dernier chef-d'œuvre, une autre tétralogie intitulée *Une Histoire D'île*, qui prend racine dans un événement historique

Le 6 octobre, naissance d'un génie des lettres :

Yachar Kemal

tragique, lorsqu'en 1923, au Traité de Lausanne, la Grèce et la Turquie, pour assurer leur homogénéité ethnique, décidèrent un échange de populations ; un million deux cent mille Grecs de Turquie durent partir en Grèce et cinq cent mille Turcs de Grèce revenir en Turquie. Le premier tome, *Regarde donc l'Euphrate charrier le sang*, est un roman saisissant, où un pêcheur grec, Vassilis, maudissant ceux qui se sont laissés embarquer sans résister, parvient à se cacher, reste seul sur son île avec un chat abandonné à qui il clame sa colère contre la folie de l'homme, « cette créature, la plus pitoyable parmi les créatures, crétine au point de ne pas savoir qu'elle est la créature la plus crétine de la création... » Et jure de tirer sur le premier Turc qui arrivera sur l'île. C'est alors qu'arrive sur une barque Poyraz Musa, un officier ottoman en lequel Vassilis trouve une ressemblance avec son ancien commandant de la meurtrière bataille de Sarikamis et il repousse chaque jour l'exécution de sa promesse. Car on sait que l'humanisme, l'amour, la fraternité,



l'espoir et la foi en l'homme l'emportent toujours chez Yachar Kemal. La série échafaude une sorte d'Iliade de l'exil et des déchirements ressentis par les victimes, quelle que soit leur appartenance. Les descriptions de Yachar Kemal sont si évocatrices, son attention à la nature est telle, qu'on imagine les couleurs des gros papillons rouges et noirs et des nuages de coccinelles, le mauve des bruyères, le violet des poissons, le scintillement de l'eau ; on sent les odeurs d'algues, l'arôme des narcisses, des fleurs de cerisiers et de pêcheurs, le parfum d'un foulard oublié de femme ; on perçoit le bourdonnement du poirier en fleur envahi d'abeilles, le mugissement de la tempête sur les flots et le cri des goélands. Yachar Kemal est un romancier poète, chantre des beautés du monde.

Ce grand homme de lettres, qui reçut une impressionnante collection de récompenses internationales, dont le prix français du Meilleur Livre Étranger en 1979 et le Prix mondial Cino Del Duca en 1982, fut plusieurs fois pressenti pour le Prix Nobel mais ne fut,



inexplicablement, jamais récompensé par l'Académie suédoise. En 2008, l'Etat turc lui remit le prestigieux Grand Prix de la Culture et des Arts pour l'ensemble de son œuvre littéraire. Cette consécration fut suivie par le titre de « Docteur honoris causa » décerné l'année suivante par l'Université du Bosphore. Ce jour-là, ce Gulliver de la littérature turque s'exprima en ces termes, pour définir l'importance du genre romanesque : « Les partisans de la société de consommation cherchent que le peuple s'approprie une culture artificielle effaçant toutes les valeurs, ils veulent transformer les êtres en monstres avides. Le roman constitue une menace pour ceux qui veulent ce genre de société. C'est pourquoi, ils cherchent à l'étouffer sous cette forme factice qu'on appelle le best-seller. Le roman représente un danger pour ceux qui veulent ce genre de société car il rappelle aux hommes qu'ils sont des humains... »



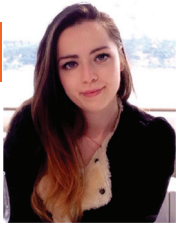
**LUCIEN ARKAS
SANAT MERKEZİ**

LA 7E ÉTAPE DE LA ROUTE DE L'ART ARKAS

**ARKAS
SANAT**

Adresse : Çınarlı Mahallesi, Ankara Asfaltı Caddesi,
Mistral Çarşı 1er étage, Konak / İzmir

arkassanat.com



Sirma Parman

L'art de se vendre

Yayoi Kusama nous a quittés ? Non : son œuvre a l'incroyable capacité à

lui survivre partout, et sous presque toutes les formes. Les pois de Kusama fonctionnent sur une toile comme sur une citrouille monumentale, recouvrent un bâtiment aussi naturellement qu'un sac à main. Ils appartiennent au musée, mais n'en ont jamais vraiment eu besoin. Kusama était peut-être l'une des grandes maîtresses de ce que l'on pourrait appeler « l'art vendable ». Non pas simplement un art qui se vend, mais un art capable de devenir un objet, une expérience, une image, un produit, sans cesser d'être immédiatement identifiable comme une œuvre de l'artiste.

Et Kusama est loin d'être la seule. Les fleurs de Takashi Murakami passent sans difficulté de la galerie au Louis Vuitton's Speedy, et les Balloon Dogs de Jeff Koons, de sculptures monumentales à icônes de la culture populaire.

Ces trois artistes parmi les plus célèbres (et les plus chers) de l'art contemporain ont un point commun assez révélateur : ils ont trouvé leur place chez Louis Vuitton.

Et pourtant, ni Kusama, ni Murakami, ni Koons n'ont payé le prix de cette commercialisation en termes de prestige ou de valeur. Bien au contraire, ils comptent parmi les artistes contemporains les plus connus et les plus cotés au monde. Leurs collaborations commerciales n'ont pas diminué la valeur de leur travail.

C'est là que la situation devient intéressante. Car il ne s'agit plus seulement d'artistes dont les œuvres se vendent très cher. Ils participent eux-mêmes à la transformation de leur univers artistique en objets désirables et accessibles à une autre échelle.

Si la commercialisation ne diminue pas forcément la valeur d'une œuvre, elle change plutôt notre relation avec elle. L'art quitte les musées, les galeries et les

livres d'histoire pour entrer dans notre quotidien : sur un sac, dans une boutique, sur Instagram ou sur une photo de vacances.

Et c'est peut-être là toute l'ironie. On reproche parfois à certains artistes de devenir des « marques », mais ce sont peut-être simplement ceux qui comprennent le mieux les désirs de leur époque. Ils savent créer des images que l'on veut regarder, photographier, partager et posséder. Dans un monde où l'attention est devenue une forme de valeur, cette capacité est difficile à séparer complètement de leur succès artistique.

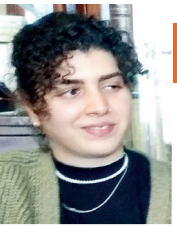
Avec le recul, il est facile de critiquer Warhol pour avoir brouillé les frontières entre art, commerce et culture populaire. Mais il est surtout difficile de nier qu'il avait parfaitement compris son époque et qu'il a su faire de son propre nom une légende.

Aujourd'hui, la question se pose peut-être avec encore plus de force. Dans un marché où la notoriété d'un artiste



participe directement à la « valeur » de ses œuvres, devenir reconnaissable est presque devenu inséparable du succès. Transformer son univers en produit, en expérience ou en image instagrammable peut alors sembler faire partie des règles du jeu de l'art contemporain.

Est-ce une nouvelle forme de réussite artistique, ou simplement la preuve que l'artiste doit désormais aussi savoir se vendre ? La frontière entre les deux devient de plus en plus difficile à distinguer, et c'est peut-être justement là que se trouve la question la plus intéressante.



Simruğ Bahadır

L'Odyssée

L'Odyssée de Christopher Nolan fait partie des œuvres les plus discutées de ces derniers temps. Adapté de *L'Odyssée* d'Homère, il est devenu l'un des films de Nolan qui m'ont le plus marquée.

Le film raconte le long voyage entrepris par Ulysse, roi d'Ithaque, pour rentrer chez lui après la fin de la guerre de Troie. Désireux de retrouver sa femme Pénélope et son fils Télémaque, Ulysse doit affronter, sur le chemin du retour, la colère des dieux, des créatures surnaturelles et de nombreux dangers mortels. Du Cyclope Polyphème à Circé et Calypso, en passant par les Sirènes et le monde des morts, ce voyage dépasse peu à peu la simple lutte d'un homme pour rentrer chez lui. Pendant ce temps, à Ithaque, Pénélope et Télémaque, désormais adulte, doivent faire face aux prétendants qui cherchent à profiter de l'absence d'Ulysse pour s'emparer du royaume.

Tout au long de son voyage, Ulysse est obligé de vivre avec les traces que la guerre a laissées en lui. Il ne parvient pas à oublier les soldats qu'il a perdus et porte sur ses épaules la responsabilité des pertes subies pendant la guerre, mais aussi au cours du voyage de retour. Après leur confrontation avec le Cyclope Polyphème, la malédiction de Poséidon contre Ulysse et ses hommes rend leur retour encore plus difficile. Ulysse, de son côté, ne veut pas seulement rentrer chez lui : il souhaite également ramener ses soldats sains et saufs à Ithaque. Mais les dieux lui annoncent qu'à la fin de ce voyage, lui seul pourra rentrer. Au lieu d'accepter cette décision, Ulysse choisit de défier les dieux.

Le film a suscité de nombreuses critiques. Certains spectateurs lui ont notamment reproché de ne pas rester

totallement fidèle à l'œuvre d'Homère et d'avoir supprimé certains passages du récit original. Pour ma part, je trouve cela assez naturel. Il me semble difficile qu'une adaptation cinématographique puisse reprendre chaque scène d'une œuvre littéraire de manière parfaitement fidèle. Le film est déjà très long ; supprimer ou modifier certains passages peut donc être considéré comme un choix compréhensible du point de vue de la narration cinématographique.

Dans l'ensemble, je trouve que le film offre une expérience particulièrement impressionnante, aussi bien sur le plan visuel que psychologique. Les scènes de guerre sont réalisées avec beaucoup de soin et la profondeur du personnage d'Ulysse est, selon moi, très bien représentée. Nous voyons jusqu'où il est prêt à aller pour ses hommes, nous ressentons ses regrets et le poids de la responsabilité qu'il porte. Malgré sa durée, ce film fait partie des rares œuvres qui m'ont donné envie de savoir constamment ce qui allait se passer ensuite. Le jeu de Matt Damon permet également de transmettre avec beaucoup de force le conflit intérieur vécu par Ulysse. Pour toutes ces raisons, je pense que le film mérite vraiment d'être vu.

Mais, au-delà de tout cela, la véritable question que le film nous amène à nous poser est peut-être la suivante : après avoir vu autant de guerres et de morts, un être humain peut-il encore rester humain ? Même s'il rentre chez lui, peut-il réellement redevenir celui qu'il était autrefois ?

Cette question devient de plus en plus présente au fur et à mesure du film. Ulysse cherche à rentrer chez lui en pensant qu'il pourra retrouver sa vie d'autrefois. Mais la vie qu'il a laissée derrière lui ne l'attend plus telle qu'elle était. Les années ont passé, son fils a grandi,

sa femme a changé et Ulysse lui-même n'est plus l'homme qui était parti à la guerre. D'une certaine manière, Ulysse ne rentre donc jamais vraiment chez lui comme avant. Il revient avec tout le poids de son passé.

Pourtant, ce qui pourrait lui permettre de retrouver un lien avec la vie n'est peut-être pas Ithaque, ce lieu qu'il considère comme son chez-soi. Sa véritable maison n'est peut-être ni une île ni un royaume, mais son fils Télémaque, sa femme Pénélope et les personnes qu'il aime. Dans cette perspective, le retour d'Ulysse n'est plus seulement un retour physique : il devient une tentative de retrouver, après tout ce qu'il a vécu, sa capacité à aimer et à créer à nouveau des liens avec ceux qui comptent pour lui. Pénélope fait également partie des personnages qui ont suscité le plus de critiques. Certains spectateurs considèrent que son intelligence, très présente dans l'œuvre d'Homère, n'est pas suffisamment mise en valeur dans le film. Je ne partage pas cet avis. Au contraire, je trouve que le personnage de Pénélope fonctionne très bien, notamment grâce à l'interprétation d'Anne Hathaway. On ressent clairement qu'il s'agit d'une femme extrêmement intelligente, attentive et forte.

Les scènes consacrées à Calypso sont, en revanche, parmi les passages les plus flous du film. Mais il est possible que cette ambiguïté soit volontaire. Peut-être voyons-nous Calypso telle qu'Ulysse se souvient d'elle, à travers des souvenirs fragmentés et imprécis. De la même manière que les années passées par



Ulysse sur cette île semblent brouiller sa perception du temps, ses souvenirs de Calypso ne sont peut-être plus tout à fait clairs. L'aspect flou et fragmentaire de ces scènes pourrait alors être interprété comme le reflet de la mémoire d'Ulysse.

À mes yeux, *L'Odyssée* n'est donc pas seulement un grand film d'aventure. C'est aussi une œuvre qui s'intéresse aux traces que la guerre, la perte, la culpabilité et le désir de rentrer chez soi peuvent laisser sur un être humain. Pour moi, c'est définitivement un film à voir.

Je vous souhaite à tous une très bonne séance. Ne le manquez pas !

